



L. Correspondances



Les amis du Musée universitaire de Louvain

| | | | |
|--|----|--------------------------------------|----|
| Le mot des amis | 1 | Un autre regard | 14 |
| La vie au musée | 2 | Hergé et Louis Van Lint | |
| L'espace réinventé de <i>Passions des chercheurs</i> | | Patrimoine | 16 |
| En vue | 5 | Gaza/Soudan - Chefs-d'œuvre en péril | |
| Goya et les taureaux, une histoire forte | | Les jeunes amis | 18 |
| Côté sciences /côté jardin | 8 | La collection d'art populaire du | |
| Hommage à la lenteur ! | | Musée L: penser au-delà | |
| Côté sciences /côté jardin | 10 | des étiquettes | |
| Vivre et Survivre, l'arbre | | En vitrine au Coin L | 20 |
| À partir d'une image | 12 | Manifestations | 21 |
| Les pains de Picasso | | Escapades | 22 |

L. Correspondances

des Amis du Musée L
N°16 - Décembre 2025

Éditeur responsable

Jean-Marc Bodson

Coordination éditoriale

Christine Thiry

Comité de rédaction

B. Bal, D. De Backer, F. Duperroy, C. Feron, A.D. Hauet,
Françoise Hiraux, P. Schepers, B. Surleraux, M.C. Van
Dyck, P. Veys
et des représentants des JAML

Amis du Musée L

Place des Sciences,



Photo de couverture

F. Goya, *Disparate de tontos*, planches additionnelles aux
Proverbes, Eau forte et aquatinte, 1815-24,
Musée L, N° Inv. ES1084 (Détail)



Cette brochure a été imprimée par
l'imprimerie Drifosset

Un vrai patchwork

Sciences et arts, recherche et mythologie, sérénité et conflits, ...

C'est tout un programme riche d'une étonnante diversité que nous proposent les rédacteurs de ce 16^e numéro.

Françoise Hiraux nous éclaire sur les motivations ayant déterminé la réalisation et la présentation des collections scientifiques de l'espace du deuxième étage du Musée L, *Passion des Chercheurs*. Curiosité, interrogation et scénographie sont à l'ordre du jour.

Olé, toro! Bernadette Surleraux nous invite à approcher l'œuvre de Francisco Goya, au travers des travaux de l'artiste liés à la taumachie. Au-delà de descriptions folkloriques et traditionnelles, l'artiste, face à des épreuves de santé (mais aussi morales et politiques), met l'accent sur l'aspect tragique de l'événement. Toréador et taureau sont tous deux les héros de cette mise en scène.

Les arbres « côté sciences » : Marie Claire Van Dyck nous décrit la force tranquille de nos arbres des jardins et forêts, leur développement vertical et horizontal, la variété de leurs tissus, les réseaux de communications qu'ils développent face à leurs faiblesses et aux agressions subies.

Les arbres « côté art » : depuis les temps antédiluviens jusqu'à aujourd'hui, les arbres existent et perdurent. Depuis l'apparition de l'homme, ils marquent son existence passée mais aussi présente au niveau mythologique, symbolique et artistique. Anne-Donatienne Hauet nous en donne de nombreux exemples diversifiés dans le temps et dans l'espace.

Circonstances et coïncidences, nous explique Jean-Marc Bodson, ont permis à Robert Doisneau de réaliser une photo magistrale de Pablo Picasso en train de dîner avec sa compagne, accompagné d'un pain d'origine italienne, *les mains de Nice*.

Guy Vanderhaeghe nous présente le formidable impact qu'ont pu avoir les nombreuses rencontres entre Hergé et Louis Van Lint, qui donneront au premier une assise à sa découverte de l'art contemporain.

À propos des guerres actuelles à Gaza et au Soudan, Patricia Schepers analyse les conséquences de ces guerres dramatiques et meurtrières sur les destructions de sites et musées locaux recelant de riches trésors archéologiques. Toutefois des pistes encourageantes semblent exister.

Les Jeunes Amis et Yvan Svantner mettent l'accent sur l'art populaire (au travers de la donation Boyadjian). *Les objets qui en relèvent sont souvent porteurs d'une charge symbolique qui transcende leur simple utilité et qui illustre une créativité populaire et des savoir-faire traditionnels*. Ils soulignent la dimension universelle et accessible de l'art.

Ce sont les arbres qui sont en vitrine du Coin L : Marie-Pierre Jadin présente Claire Oppert qui aborde l'art-thérapie dans *Le pansement Schubert* et Michael Christie annonce un avenir bien sombre pour les forêts dans *Lorsque le dernier arbre*.

Nos prochaines manifestations comprennent une conférence d'Olivier Duquenne, notre soirée de Nouvel An, une conférence de Marie d'Udekem-Gevers à propos de morale et religion, des visites à la Manufacture Bernard Depoorter à Wavre, un atelier de calligraphie, une visite à Mons, une autre à Lille (Exposition Kandisky), à Courtrai (Musée du lin) et un voyage à Turin.

Pour lire la suite, tournez les pages...

Au Musée L, l'espace réinventé de Passions des chercheurs



Cabinet de curiosité du Musée L, © Aurore Delsoir

Au débouché des escaliers, au deuxième étage,
un plateau dédié au travail scientifique et aux collections du même nom
accueille les visiteurs à l'entrée de leur découverte du Musée.

Une disposition qui ne doit rien au hasard.

Pas de connaissance sans curiosité

Dans *L'étoile mystérieuse* d'Hergé, ils sont les « savants », des hommes d'âge moyen et paraissant un peu plus, au front large et pour la plupart dégarni, signe de leur vaste érudition. Mais le chercheur, c'est Tintin, toujours en mouvement, qui s'intrigue de l'étoile soudain trop brillante, qui tambourine à la porte de l'Observatoire, veut comprendre et ne lâche rien ; qui collabore à la mise sur pied de l'expédition sur les traces de l'aérolithe (on dirait aujourd'hui : qui « monte le projet »), et qui sait, à chaque nouvelle donnée, réorienter sa façon de réfléchir et de procéder.

La curiosité, c'est-à-dire l'attention aux choses et aux faits, et le désir de comprendre partagent deux grands caractères : ils sont des invariants

anthropologiques et ils inspirent le goût de la recherche. S'entourer d'objets ressort d'un besoin humain fondamental. Nous rangeons amoureusement de petits trésors personnels dans des boîtes à chaussures, ramenons des coquillages et des pommes de pin de nos belles échappées, et chérissons les menus souvenirs du temps où nos enfants étaient petits. Mais d'autres humains, aujourd'hui comme hier, font l'expérience de la violence d'être dépouillés de tout cela, parce qu'ils sont déportés et déplacés, frappés par un tremblement de terre, par une crue catastrophique.

Dans l'acte de collectionner, se niche la disposition à se laisser prendre par les formes du monde et de l'existence. Qu'est-ce que c'est ? Pourquoi cela est-il ? Comment cela fonc-

La curiosité, c'est-à-dire l'attention aux choses et aux faits, et le désir de comprendre partagent deux grands caractères : ils sont des invariants anthropologiques et ils inspirent le goût de la recherche.

tionne-t-il ? L'interrogation, tout de suite après la curiosité, est l'acte 1 de la recherche scientifique. Elle fut aussi le premier moteur de la création des universités à la fin du 11^e siècle, et plus tard, par le détour des cabinets d'étude à la Renaissance, de celle des musées. Elle rejoint, à son niveau propre, le besoin humain universel de se situer, dans le cours habituel des jours et dans les moments bouleversants de rencontre avec une naissance, avec la mort ou avec le cosmos, dans une nuit étoilée. Les scientifiques, à leur façon et sans être les seuls, sont nos sherpas pour questionner le monde et nous questionner.

Des tables de laboratoire et des vitrines

Les titres, c'est bien connu, arrivent en dernier, et nous avons longtemps cherché, quand nous travaillions à la scénographie du futur Musée L, celui que nous donnerions à ce fameux étage au cahier des charges bien ambitieux, puisqu'il s'agissait de présenter des instruments de mesure, des microscopes et des machines à calculer (et, à travers eux, de faire connaître les piliers de la démarche scientifique : décrire, mesurer, analyser, poser des hypothèses et les vérifier) ; de mettre en lumière les collections botaniques, zoologiques, paléontologiques... de l'Université ; de raconter l'histoire scientifique de Louvain et d'emmener les visiteurs dans les laboratoires, les bibliothèques et les salles de séminaire et sur les terrains de recherche jusqu'en Crète et sur les contreforts de l'Himalaya. Finalement, l'espace devint celui de *La passion des chercheurs*. L'organisation du plateau en découla alors d'évidence. Les grandes tables blanches – clins d'œil à l'emblématique mobilier des labos – présenteraient les scientifiques et leur travail dans l'espace central, tandis que les vitrines courant le long du périmètre exposeraient leurs indispensables outils : les instruments et les collections.

Les portraits de Christian de Duve, de Georges Lemaître et d'autres pionniers de l'aventure des sciences à l'UCLouvain côtoient des photos et des vidéos de jeunes hommes et

de jeunes femmes d'aujourd'hui (pêle-mêle : enseignants, étudiants, techniciens, doctorants et chercheurs avancés venus d'autres pays). Un nuage de mots, sur un grand panneau, rappelle que la recherche scientifique est une passion au long cours et non l'enfièvrement d'une saison ; qu'elle appelle un grand investissement personnel et beaucoup de temps. Faite de créativité et de rigueur, d'essais et de vérifications, elle dispose de protocoles mais pas de chemins balisés. Chercher ce n'est pas cocher les cases d'une *to do list*, et il faut pouvoir traverser l'incertitude du résultat.

Et, après quelques nouvelles marches...

À l'autre bout du plateau, en diagonale du Petit cabinet de curiosités qui suggérerait, au commencement de la visite, la diversité des mondes et ce qu'elle inspire, quelques nouvelles marches conduisent aux collections d'art et de civilisations, sous le magnifique dôme contemporain d'André Jacqmain. La métaphore du Musée L nous soufflerait ainsi sa scénographie, ce serait le cercle. Le cercle est sans origine ni point ultime, mais tout y est interrelié, et il ne contient pas de l'un sans de l'autre.



Un père expliquant l'évolution à la fille, © Aurore Delsoir

Goya et les taureaux, une histoire forte

Cinq heures de l'après-midi : c'est l'heure de la Fiesta de toros. Au-dessus des murs de brique, le soleil écrase l'arène de sa brûlure. Mais qui s'en soucie, à part les élégantes à l'abri de leur ombrelle – car elles veulent en être malgré tout ? Des autres spectateurs, on ne distingue que des formes confuses, des visages réduits à leur plus simple expression. L'air est chargé d'une pure tension électrique tandis que la foule retient son souffle, ne laissant échapper que quelques vociférations. Et le toro ensanglanté s'est immobilisé, cornes encore pointées vers son téméraire ennemi. Mais le torero a fini d'agiter sa cape. Rien ne retardera l'estocade.

En cette saison 25/26, le Festival *Europalia - España* nous donne l'occasion d'admirer à Bruxelles l'héritage de l'immense génie que fut Francisco de Goya y Lucientes (1746-1828), qui interpelle notre présent et inspire jusqu'à aujourd'hui peintres et graveurs mais aussi photographes, cinéastes, écrivains et musiciens.

Au sein de cette œuvre aux facettes multiples, contradictoires pour les uns, complémentaires selon les autres, un intérêt tout particulier mérite d'être accordé à la représentation de la tauromachie, très visible dans l'exposition bruxelloise.

Dans la première partie d'une carrière sans faille, habilement orchestrée parmi l'aristocratie, Goya a passionnément aimé célébrer toutes les formes de la vie du peuple, dans une optique joyeuse et légère. Il fixe de manière idéalisée les joies champêtres, les fiestas et les amusements, les célébrations collectives

et les travaux féconds, dans la lumière libérale d'un 18^e siècle finissant. Des représentations taurines y prennent déjà place, comme des aspects intenses et colorés de la fête populaire.

Quand il s'attaque à sa grande série *Tauro-maquía* en 1815, il a cependant perdu son optimisme et ses espoirs en l'être humain. La maladie d'abord l'a laissé sourd et aigri. Puis le dénouement brutal de sa liaison avec la duchesse d'Albe l'a renvoyé à son statut de simple bourgeois. Ensuite, la terrible guerre d'indépendance entre les Espagnols et les Français de Joseph Bonaparte a montré l'omniprésence terrifiante d'une violence sans échappatoire et sans pardon. Enfin, une nouvelle tentative de libéralisme politique s'est fracassée au profit de la restauration de l'absolutisme, avec ses corollaires de censure et de répression - même à l'égard du peintre officiel de la famille royale.

Ce contexte tourmenté a amené Goya vers une nouvelle inflexion dans son travail, plus critique et plus subjective, plus ouverte aux émotions, plus sombre aussi, et cela le conduit à déborder des cadres stylistiques classiques dans une perspective infiniment plus moderne. Se distanciant du pouvoir, il fait de son œuvre un moyen de critique morale et politique. Même si cette production éminemment subversive le met en danger dans un pays où l'ombre de l'Inquisition plane sur tous, Goya n'en poursuit pas moins un chemin libérateur, incarné aussi dans de grands formats peints qui marqueront l'histoire de l'art.

Mais c'est surtout dans la pratique libre de la gravure qu'il va donner la pleine mesure de son évolution. Goya s'est mis à la gravure relativement tard dans sa carrière, mais il maîtrise



F. Goya. Planche additionnelles aux *Proverbes*, eau-forte et aquatinte, 1815-24, Harris, 266 à 269, II/III, 245x350 mm, Musée L., Fonds Suzanne Lenoir, N° Inv. ES1084 (détail)

Goya s'est mis à la gravure relativement tard dans sa carrière, mais il maîtrise rapidement cette forme d'expression nouvelle, multipliant dessins et estampes à côté de son œuvre peint.

rapidement cette forme d'expression nouvelle, multipliant dessins et estampes à côté de son œuvre peint. La série *Los Caprichos* sonnera comme un coup de tonnerre en 1799 tant ses réalisations se révèlent acerbes et critiques dans l'observation de son temps, mais elles sont aussi d'une extraordinaire expressivité. Il en va de même en 1810 pour les *Desastres de la guerra* où la cruauté s'impose comme universelle. Deux séries qui nous bouleversent encore en 2025 !

En 1816, Goya met donc en vente sa troisième grande série de gravures, la *Tauromaquia*. On sait que dès sa jeunesse il a été un grand amateur de courses de taureaux et en ce début du 19^e siècle, les spectacles de taureaux ont réapparu en force dans les villes espagnoles - un exutoire après les violences subies ? Les estampes sur le sujet sont donc à la mode,

mais Goya veut se démarquer de représentations purement descriptives et folkloriques ; il choisit une approche différente. Son propos initial était de démontrer l'enracinement de la corrida dans la tradition espagnole en illustrant son histoire depuis le Moyen Âge. Il suit donc un ordre chronologique mais se met aussi à représenter les étapes de la corrida, les moments de triomphe, ainsi que les accidents et les malheurs survenus pendant les combats. Au final, les 33 estampes sont d'une unité remarquable, par leur sujet, certes, mais tout autant par leur dramatisme intense, obtenu grâce à sa virtuosité technique.

Goya use avec une infinie habileté de l'aquatinte, du lavis, de l'eau-forte et de la pointe sèche pour transcrire avec force l'ambiance des corridas, la tension énorme qui naît de la confrontation entre l'animal et l'homme. On

reste en admiration devant son traitement de l'ombre et de la lumière, exploitant les contrastes pour accroître la portée dramatique des images. Rembrandt a bien été un maître pour lui! En outre, son travail de composition volontairement déséquilibrée installe des vides intrigants sur une grande partie de la gravure. Le fond est à peine suggéré, ainsi que procéderont les peintres de la modernité. Cette technique sommaire, rapide, accentue finalement le réalisme vibrant de la représentation, encore souligné par les nuances allant du gris velouté au noir profond.

Cette 3^e série de gravures inaugure ainsi une nouvelle manière de représenter la « fête des taureaux », en manifestant son caractère tragique. Certaines estampes mettent en évidence la grâce, l'agilité et le courage des protagonistes, mais beaucoup d'autres gravures sont brutales: spectateur encorné, cheval éventré, torero transpercé au sol, foule effrayée... et taureau sacrifié. Chez Goya, le drame se manifeste dans toute son intensité, l'art du torero est honoré mais le taureau est une figure tout aussi importante: tantôt bête sauvage, tantôt adversaire noble et respecté, mais toujours image de puissance pure.

On doit s'interroger sur la portée de ces images et il se fait que, 200 ans après, leur lecture reste difficile. Goya veut-il proposer un document historique? Marque-t-il son rejet d'une pratique cruelle? L'œuvre serait-elle une allusion voilée aux combats politiques de son temps? A-t-il

utilisé la série pour dénoncer de façon indirecte la violence et saluer l'aspiration du peuple à la liberté contre le pouvoir absolu? En tout cas, la réponse du public fut le rejet, probablement à cause des manifestations de la violence inhérente à la « fête », rejetant toute dimension folklorique.

Pourtant, à long terme, Goya a révolutionné la représentation taurine. Les artistes ultérieurs s'inspireront massivement de cette approche, qui fait de cet animal un symbole. Ainsi un siècle et demi plus tard, Pablo Picasso va se saisir de ce nouveau langage visuel pour exprimer à travers le taureau non pas une tradition mais une Espagne moderne. En 1937, le taureau de *Guernica* devient la métaphore de l'être martyrisé, fort mais souffrant cruellement. Et dans sa série de gravures intitulée elle aussi *Tauromaquia* le taureau incarne l'essence de l'identité d'un peuple, sa passion, sa force, ses contradictions et sa capacité de résistance.

Au Nord où nous vivons, la corrida semble bien loin de nous, *a fortiori* à une époque où on reconnaît des droits animaux légitimes. Mais la corrida a existé et existe encore, et elle n'est pas exempte, malgré sa cruauté intrinsèque, de respect pour la dignité du combattant taurin. Et surtout, de grands artistes ont vu en cet animal un symbole universel de passion et de courage, qui touche l'âme collective. À partir de Goya, la noblesse d'âme est chez le taureau davantage que chez le torero.



P. Picasso, *El picador obligando al toro con su pica*, Aquatinte au sucre, Musée L, N° Inv. AM2993

Un siècle et demi plus tard, Pablo Picasso va se saisir de ce nouveau langage visuel pour exprimer à travers le taureau non pas une tradition mais une Espagne moderne.



L'arbre

côté sciences, côté jardin

André Lhote, *Paysage du Vaucluse*. Signé et daté (19)31, aquarelle sur papier, 37x57cm, Musée L, N° Inv. AM688

Hommage à la lenteur!

Un arbre, c'est un tronc supportant des branches et s'ancrant en terre par des racines qui le nourrissent.

Les branches principales, les charpentières, forment ensemble le houppier dont le sommet est la canopée.

Pour une longue vie, qui peut atteindre jusqu'à quelques milliers d'années, le tronc doit être droit et les charpentières bien réparties, ce qui est fréquent en forêt car les arbres adultes laissent peu de lumière aux jeunes obligés de tendre vers elle, à la verticale. Ces jeunes produisent de petites cellules et croissent peu : adultes, leurs troncs denses affronteront les intempéries sans casser. Dans les feuilles, la chlorophylle utilise l'énergie lumineuse pour transformer, par photosynthèse, les nutriments minéraux et l'eau en matière organique. Cette chlorophylle n'absorbe pas les ondes vertes du spectre lumineux et colore les feuilles en vert ainsi que la lumière des sous-bois. Les arbres à feuillage rouge n'utilisent que les longueurs d'ondes bleues suite à une mutation qui les affaiblit. Pour ne pas geler en hiver, les feuilles sont abandonnées et les parties ligneuses assurent seules la respiration. L'arbre aborde cette période en rapatriant et stockant les sucres et nutriments dans son tronc et ses branches, la chlorophylle se décompose dans les feuilles qui roussissent de ce fait et diminuent leur teneur en eau dès la fin juillet!

La montée des liquides dans le tronc n'est pas totalement expliquée : la capillarité dans des vaisseaux de 0,5 mm de diamètre ne permet pas une ascension de 100 m. L'aspiration due à l'évaporation par les feuilles ne fonctionne que durant la belle saison et n'explique pas la forte tension dans le tronc, constatée au stéthoscope, lors du débouillage. Enfin, l'osmose

due à la différence de concentration en sucre intracellulaire s'interrompt à l'équilibre.

L'enveloppe externe du tronc, l'écorce, comme notre peau, respire et protège les tissus internes des agressions externes, parasites, intempéries et dessiccation. Durant la croissance, le diamètre du tronc augmente et l'écorce, sous tensions, desquame sa couche externe de cellules mortes : les arbres pratiquent le lifting. Pendant leur jeunesse de 150 années, leur écorce est lisse puis elle se fissure du bas du tronc vers le haut. Sous l'écorce, dans une mince couche claire - le *liber* - circule la sève élaborée dans les feuilles ou sève descendante. Ce *liber* entoure le *cambium* qui assure la croissance radiale du tronc en transformant ses cellules en *liber* vers l'extérieur et en aubier vers l'intérieur. L'aubier interne, ou bois vivant, transporte la sève brute ou ascendante provenant des racines vers le houppier. Au centre de l'aubier, les cellules mortes du *duramen*, ou bois parfait, stabilisent l'arbre. L'apport annuel d'une nouvelle couche annulaire de cellules indique l'âge de l'arbre.

Sous terre, le vaste réseau des racines stabilise et nourrit la partie aérienne. Leurs extrémités filamenteuses absorbent l'eau et les nutriments qui chargent la sève montante. Leurs extrémités, ramifiées en fins filaments, se lient à celles de leurs congénères et au *mycelium* de champignons partenaires qui étendent ce réseau souterrain. Le contact racinaire avec les petits les nourrit et compense le manque de lumière du sous-bois.



Coupe d'un arbre

La même solidarité existe entre arbres de même espèce qui compensent mutuellement leurs faiblesses. Les racines transmettent également des avertisseurs chimiques aux autres arbres et on y détecte une activité électrique et des cellules semblables aux cellules nerveuses animales qui modifient les comportements de l'arbre. Un système de transmission d'informations permet aux arbres de communiquer entre eux en sous-sol ! Tout arbre attaqué par un prédateur se défend et il communique également avec ses congénères par l'air. Un acacia brouté par une girafe augmente aussitôt la teneur en

La même solidarité existe entre
arbres de même espèce qui
compensent mutuellement
leurs faiblesses.

toxine de ses feuilles et émet un gaz avertisseur vers ses voisins. La girafe doit continuer son repas plus loin ou à contrevent.

Géants puissants, êtres fragiles



P. Mondrian, *Arbre rouge*, 1908-1909, 70x99cm, Musée municipal de La Haye

En 2023, des artistes fameux tels que Alechinsky, Cézanne, Corot, Dürer, Doré, Hoder, Rembrandt van Rijn, Signac, Vallotton et d'autres, étaient convoqués pour illustrer une exposition sur les arbres *Les gardiens du silence* au Musée Jenisch à Vevey. Et, en 2019, la Fondation Cartier exposait un hommage aux arbres *Nous les arbres* à travers les yeux d'artistes d'art contemporain.

Les arbres accompagnent nos vies. Il y a 5 000 ans déjà, les bas-reliefs de l'Égypte antique les stylisaient pour en montrer précisément des espèces. Aujourd'hui, la photographie britan-

nique Tacita Dean, avec ses crayons de couleur sur tirages Fuji présente Jindaï, un sakura (cerisier) âgé de 2 000 ans et Taki, âgé de 1 000, rescapés de Fukushima. Ces sakuras interpellent la conscience et les émotions. Ils résonnent dans l'actualité où les modes de vie humains déséquilibrent les rapports entre des vivants et les menacent de disparition. Les arbres chutent sous les coups de la déforestation ou se consomment dans de monstrueux incendies. Pourtant, puissances aussi, ils survivent aux catastrophes. Tels ces sakuras, ils persistent depuis qu'ils sont apparus il y a 400 000 mil-

lions d'années avec *Archaeopteris*, le premier d'entre eux. Ils demeurent au-delà des extinctions dont celle, la plus connue, qui éradiqua les dinosaures il y a 66 000 millions d'années.

Leur ancienneté et leur majesté ont contribué à la vénération de certains peuples qui en faisaient des totems et des ancêtres. Chez les Celtes et les Germains, les esprits habitent les arbres. En Inde, le culte aux arbres se pratique encore. Des peuples africains respectent des bois sacrés. L'arbre de vie est un concept récurrent dans les traditions. Dans les mythologies du monde entier, ils sont associés aux dieux.

Les artistes partout et de tout temps n'ont cessé de graver, peindre, dessiner, sculpter les arbres. Une histoire de l'art est possible par le biais des représentations d'arbres. Longtemps un décor, symbole épuré de la végétation, l'arbre progresse vers le réalisme, devient le contexte de scènes de genre et enfin, l'objet même de l'œuvre. Le pinceau, minutieux ou impressionniste, matières ou silhouette, forme générale, mouvement, détails, écorce, tronc, branches, feuillages, l'aspect des cimes. Il est le passage des saisons, le rythme du temps. Floraison au printemps, dépouillement en hiver, rousseurs de l'automne, vibrations de la lumière ou tranquillité de l'ombrage. Son profil hante les brumes, les nuits, les campagnes, les bois. Il longe les sentiers, borde des ruisseaux, abrite des secrets, protège les assoupis, module les rêveries du promeneur. Il est méditation du visiteur et médiation entre ciel et terre.

À partir du 16^e siècle, tout lui est permis, possible. Il prend part à la narration. Un arbre, des arbres créent la profondeur, structurent l'espace, capturent des lumières. Avec lui, le vivant se déroule : les jours, les plaisirs et les peines. C'est le *Paysage d'hiver avec des patineurs* de Bruegel l'Ancien, la série de 23 toiles de *Peupliers* de Sisley, *l'Olivier* de Van Gogh et de nombreux sous-bois, *l'Automne* de Picabia. Tant d'artistes s'y essayent, les citer tous est une gageure : Courbet, Millet, Monet, Matisse, Gauguin, Braque, Klimt, jusqu'à Mondrian dont *l'Arbre rouge* cherche à toucher à l'essence même du végétal à l'instar de Manet dans ses études de troncs, au-delà de son célèbre *Déjeuner sur l'herbe*. L'inspiration sylvestre est millénaire, inépuisable.

Le Bernin saisit
l'instant de la
métamorphose où
Daphné se dérobe
à Apollon en se
transformant en
laurier. En hommage
à son amour, le
laurier devient l'arbre
consacré du dieu.



G. L. Bernini, *Apollon et Daphné*,
1622-1625, marbre, Roma,
Galleria Borghese

Au Musée L, c'est Willem Van Genk qui dans *Cathédrale de Pilzen* introduit des carrés d'arbres intenses et fouillés. Paul Delvaux qui fait se rencontrer des *Inconnues* à l'entrée d'une allée sur fond d'arbres. Quelques gravures en noir et blanc ou en sanguine.

Et rien n'a été dit sur le souffle mythologique et les multiples *Diane au bain*. Rien non plus sur la sculpture. Ne gardons exactement qu'une sculpture pour lui décerner la palme, ou plus exactement, le laurier : le Bernin, 1622. Apollon est éperdument épris d'une nymphe et la pourchasse. Le Bernin saisit l'instant de la métamorphose où Daphné se dérobe à Apollon en se transformant en laurier. En hommage à son amour, le laurier devient l'arbre consacré du dieu. Daphné signifie laurier.



Les pains de Picasso

Un génie côté cuisine

Coup de génie, coup de chance ? Les deux à la fois sans doute.

En septembre 1952, commandité par le magazine artistique *Le Point*, Robert Doisneau se rend à Vallauris pour réaliser un reportage photographique sur Pablo Picasso. On sait par sa fille qu'il arriva un peu tard. La porte étant fermée, il fit le tour de la maison et se présenta à la cuisine où l'auteur de *Guernica* était en train de dîner avec sa compagne Françoise Gilot.

Trouver le maître assis simplement dans ce décor très quotidien fut une bénédiction pour le photographe. Une aubaine qu'il exploita derechef avec ce sens de l'humour qu'on lui connaît.

Picasso qui avait, quant à lui, un sens aigu de la publicité se prêta de suite au jeu. Il ramena devant lui, dans le prolongement de ses bras, des *Mains de Nice*, des pains d'origine italienne en forme de main à quatre doigts que l'on avait mis sur la table pour le repas.

D'entrée de jeu, Doisneau savait qu'il tenait une image extraordinaire*. Il pressentait qu'elle allait hausser d'un cran la qualité de son reportage. Cela a dû le soulager car l'enjeu n'était pas mince. Il savait en effet que la vingtaine de photos qu'il allait réaliser formerait l'épine dorsale du numéro spécial que le magazine avait prévu de consacrer au peintre le mois suivant. Il lui fallait au moins une image comme celle-ci pour sortir des clichés convenus de l'artiste dans son atelier. Mais il en fit quelques-unes en plus, dont un portrait très réussi de Françoise Gilot à l'arrière-plan duquel se tenait son homme. En fait, entrer par la cuisine lui donna d'emblée accès à une facette intime de Picasso, à ce que des journalistes peu inspirés pourront appeler « *les coulisses de sa création* ».

Celui-ci le perçut très bien. Il savait le parti qu'un photographe pourrait tirer d'une telle situation.

On est alors dans l'âge d'or de magazines illustrés et le « *storytelling* » de l'artiste chez lui est désormais un grand classique. Certes, sa renommée est faite, mais il est conscient qu'il faut l'entretenir.

Il n'ignore pas, et c'est aussi pour cela qu'il a accepté l'idée de ce reportage, la qualité du magazine *Le Point* - couverture rempliée, impression en héliographie - où l'on retrouve depuis 1936 les signatures de grands noms du monde artistique de l'époque tels Jean Cocteau, Paul Éluard, Jacques Prévert, Tristan Tzara... Et donc avant d'entraîner Doisneau dans la visite de son atelier du Fournas, dans le costume de son iconique marinière (la simplicité chic réinventée par Coco Chanel), il n'hésite pas à lui offrir le spectacle de son quotidien agrémenté d'un numéro d'autodérision.

Dans la conversation, le photographe apprit que le boulanger de Vallauris, sans doute plus en hommage à son célèbre client qu'en clin d'œil à sa peinture proto-cubiste de 1909, avait rebaptisé ses « *Mains de Nice* » en « *les Picasso* ».

Décidément, tout tombait bien pour Doisneau ce jour-là. Y compris un excellent intitulé pour cette photographie qu'il avait hâte de développer.

* Elle fait bien entendu partie de l'exposition Robert Doisneau. Instants Donnés, visible jusqu'au 26 avril 2026 à La Boverie à Liège.

Hergé et Louis Van Lint

Une rencontre artistique

Début de l'année 1960, Hergé sort d'une période intense consacrée à la sortie de son album très personnel - *Tintin au Tibet* - réalisé dans un contexte de fatigue et de dépression qui l'ont souvent impacté depuis 1945.



Légende ?

De plus, le climat familial se délite. Sa liaison récente avec sa collaboratrice Fanny Vlamynck¹ et la difficile rupture d'avec son épouse Germaine le troublent profondément. Aussi, est-il amené à se remettre en question : son monde de Tintin n'est-il pas en train de l'envahir au point de l'étouffer totalement et d'en perdre l'équilibre de vie ? Dans ce contexte éprouvant, Hergé avouera plus tard avoir cherché dans la

peinture un exutoire et un nouvel équilibre en se « *détintinisant* » (dixit Hergé). Son avenir appartient-il dès lors à la bande dessinée, considérée encore comme un art mineur à l'époque, ou doit-il s'orienter vers la peinture, art majeur ?

Le hasard faisant bien les choses, son frère Paul lui présente un ami de longue date, Marcel

Stal², qui s'avère être grand amateur d'art et qui désire ouvrir une galerie consacrée à la peinture d'avant-garde. Hergé est fort séduit par cette idée et il financera d'ailleurs les premiers termes de la galerie *Carrefour* qui se situera avenue Louise, à deux pas du *Studio Hergé*³. L'intercession d'Hergé n'y est pas étrangère ! Marcel Stal exposera une variété importante d'artistes contemporains, dont un membre fondateur de la Jeune Peinture belge : Louis Van Lint (1909-1986).

Hergé est tout de suite séduit par sa peinture faite d'abstraction et d'éléments de la nature avec un talent de coloriste hors pair. Il lui fait part de son désir de peindre, mais il avouera d'emblée son inexpérience en la matière.

Ainsi, Hergé et Van Lint se retrouveront tous les dimanches pendant un an au cours desquels Van Lint prodiguera les bases de la peinture et de la composition, et lui ouvrira les ailes sur des artistes contemporains majeurs dont Hergé découvrira le talent. Si, au début de sa carrière, le choix du créateur de Tintin se portait sur les Anciens comme Hans Holbein, Dominique Ingres ou Constant Permeke, il admirait déjà Joan Miró ainsi que la peinture chinoise et l'art africain.

Mais Louis Van Lint, et plus tard Pierre Sterckx⁴ lui feront découvrir le courant contemporain d'artistes comme Poliakoff, Fontana, Dewasne, Rauschenberg et le *pop art* avec Lichtenstein, Stella, Andy Warhol. Hergé rencontrera ce dernier à New York en 1972 qui lui réalisera quatre portraits en sérigraphie.

L'implication d'Hergé dans la peinture abstraite est manifeste, il peindra ainsi méthodiquement et avec régularité des toiles de très bonne facture mais peintes à *la manière de...* Van Lint, Miró, Poliakoff ou Modigliani. Hergé dira : *Je peux davantage rêver devant un tableau abstrait que devant un tableau figuratif, qui vous impose des limites. J'aime rêver devant des nuages. Une peinture abstraite, c'est ça : cela donne un support à votre imagination. Et puis cela demande une grande collaboration*⁵. Si l'inspiration et le talent d'Hergé lui permettent de créer des tableaux cohérents et aboutis malgré la perpétuelle insatisfaction qui le taraude, au bout d'un certain temps il s'apercevra n'avoir plus rien à exprimer. Il dira : ... *je me suis rapidement rendu compte du peu d'intérêt de mes créations ni de la moindre originalité. Et*

sans aucun regret je suis retourné à ce que je faisais de mieux : la bande dessinée. Après 37 toiles, il délaissera ses pinceaux et entreposera ses tableaux dans son grenier, qui n'en ressortiront qu'après son décès en 1983.

Mais rien n'interdit de penser, comme Pierre Sterckx, qu'une fois sorti de sa chrysalide, son talent aurait pu s'éclore et s'épanouir vers une œuvre personnelle à forte identité *hergéenne*.

Un essai certes, mais un essai réussi, car cette rencontre avec Van Lint lui ouvrira les ailes et donnera une assise à sa découverte de l'art contemporain qui animera en crescendo le reste de sa vie.



À lire ou relire sur le sujet :

Pierre Sterckx, *L'art d'Hergé*, Éditions Gallimard, Moulinsart, 2015

Benoît Peeters, *Hergé fils de Tintin*, Éditions Flammarion, 2002

Philippe Goddin, *Hergé Lignes de vie*, Éditions Moulinsart, 2007

Numa Sadoul, *Entretiens avec Hergé*, Éditions Casterman, 1983

Louis Van Lint, *Automne*, signé et daté au dos 1965, huile sur toile, 73x92 cm, Musée L, Legs Delsemme, N° Inv. AM711

¹ Hergé et Fanny Vlamynck se marieront en 1977, soit 17 ans plus tard.

² Marcel Stal, militaire de carrière, serait à l'origine de l'expression *Tonnerre de Brest* dont il aimait ponctuer ses discours lors des vernissages !

³ La Galerie Carrefour se situe au 174 de l'avenue Louise et les Studios Hergé au 162.

⁴ Pierre Sterckx (1936-2015) : Écrivain, critique d'art, professeur, scénariste et dramaturge belge. Ami d'Hergé.

⁵ Entretiens d'Hergé avec Numa Sadoul le 20 octobre 1971.

Gaza et Soudan, le patrimoine dans la guerre

Depuis quelques années, les initiatives (telles que le vote par le Conseil de Sécurité des Nations Unies de la résolution 2199 ou la création de l'ALIPH¹) se multiplient pour tenter de préserver le patrimoine dans les zones en conflit.



Des institutions nationales comme les grands musées et internationales comme le Conseil international des musées (avec l'appui d'Interpol et de l'Organisation mondiale des douanes) s'efforcent à la fois d'actualiser les listes rouges et de mettre en place des solutions pour lutter contre le trafic de biens culturels.

À Gaza, au moins 94 sites culturels ont subi des dommages selon un bilan établi par l'UNESCO à partir d'images satellitaires. Depuis 2007, le Musée d'art et d'histoire de Genève sert de refuge à une collection de pièces archéologiques provenant de fouilles franco-palestiniennes (commencées en 1995) qui n'ont jamais pu retourner à Gaza.

La guerre civile au Soudan fait peser une menace constante sur les sites archéologiques des royaumes antiques de Kerma, Napata et

Méroé. Le pillage du Musée national du Soudan à Khartoum (et d'autres institutions culturelles) au printemps 2024 a été confirmé par des images satellitaires montrant le chargement et le transport par camions d'un nombre important d'objets en direction des frontières ouest et sud. En collaboration avec la NCAM², le Louvre et le British Museum se sont associés pour soutenir le Service du patrimoine soudanais, venir en aide aux musées et protéger les sites archéologiques grâce notamment au maintien d'équipes locales. Une des initiatives a été la création d'un « musée virtuel » avec un objectif double : assurer un accès libre à une collection muséale menacée et être un outil de lutte contre le trafic de biens culturels.

Nous avons encore tous en mémoire les images d'un *lamassu* (taureau androcéphale ailé) dé-

coupé à la scie circulaire au musée de Mossoul. Largement relayées par les vidéos de propagande de Daech, les destructions d'œuvres emblématiques appartenant au patrimoine culturel de l'humanité visaient à produire un impact majeur sur l'opinion publique. Mais ce sont des centaines de milliers de pièces qui ont quitté illégalement la Syrie et l'Irak; un pillage à grande échelle qui a généré un profit supérieur à n'importe quel autre business.

Le musée de Mossoul s'emploie aujourd'hui à reconstituer des statues monumentales saccagées par Daech; un travail titanesque puisqu'il s'agit d'assembler des milliers de fragments. C'est avant tout une œuvre de mémoire: garder

du palais sud-ouest cachés dans les fondations de la porte Maški et même un canal long de 42 m. La porte d'Adad, dieu de l'orage et de la fertilité, a été restaurée. Dans différents secteurs encore inexplorés, des chantiers ont été ouverts qui ont livré des structures d'habitat domestique et d'artisanat ainsi qu'un scriptorium contenant une centaine de tablettes littéraires. Et Ninive porte la promesse de nouvelles découvertes. La Mission archéologique française à Khorsabad a pu reprendre la fouille du palais de Sargon II sur la citadelle avec plusieurs partenaires dont le Louvre et l'Université de la Corogne. Ce qu'elle y a découvert est porteur d'un formidable espoir: enduits peints, briques



État actuel du Musée du Palais du Pacha (Qasr al-Basha), Gaza

Vase globulaire sur pied en terre cuite, Palestine, début du 1^{er} millénaire av. J.-C., Musée L, N° Inv. AC53, Legs Dr Ch. Delsemme

Mouton en terre cuite, Palestine, Gaza (?), 5^e siècle apr. J.-C., Musée L, N° Inv. MB54, Fonds ancien de l'Université

trace de ce qui est arrivé à l'œuvre – structurellement reformée mais pas jusqu'à masquer ses blessures. Le projet est accompagné par le Louvre qui a missionné des restaurateurs pour former l'équipe locale. C'est aussi un legs pour les générations futures.

Avec le retour progressif des archéologues sur le terrain, l'idée est née de faire de Khorsabad³ et de l'antique Ninive⁴, occupés par Daech de 2014 à 2017, un parc archéologique à destination touristique ainsi qu'un lieu de formation. Sous la houlette d'équipes irakiennes, italiennes, allemandes et américaines qui ont répondu à l'appel de la Direction irakienne des Antiquités, des vestiges ont été mis au jour à Ninive tels une plate-forme de 5x5 m qui soutenait le trône de Sennachérib, des orthostates avec inscription au verso, des bas-reliefs provenant

glacurées, bas-reliefs... ainsi qu'un splendide *lamassu*, redégagé après une première mise au jour en 1993 par des archéologues irakiens. Et d'autres trouvailles pourraient suivre car une superficie de 300 ha n'a encore jamais été fouillée. Ainsi, non seulement, Daech n'a pas réussi à effacer les Assyriens de l'Histoire, mais l'archéologie a aussi repris ses droits.

¹ L'Alliance internationale pour la protection du patrimoine dans les zones en conflit créée en 2017 à l'initiative de la France et des Emirats arabes unis.

² La National Corporation for Antiquities and Museums, responsable des antiquités du Soudan et des sites archéologiques, relocalisée au Caire.

³ Dur Sharrukin, capitale de Sargon II (721-705), située à 20 km de Mossoul.

⁴ Dernière capitale assyrienne, construite sous le règne de Sennachérib (705-681) sur la rive orientale du Tigre. Le site couvre plus de 7 km².

La collection d'art populaire du Musée L : penser au-delà des étiquettes

Souvent considéré à l'écart des grands chefs-d'œuvre, l'art populaire constitue une autre forme de beauté, à la fois discrète et vibrante ; celle des objets du quotidien, porteurs de foi, de gestes et de mémoire.

Le Musée L possède une remarquable collection d'art populaire, forte d'environ 14 000 pièces, principalement enrichie par les dons de Noubar et Micheline Boyadjian. La collection du Musée L rassemble des pièces allant du 15^e au 20^e siècle, et se distingue par une importante sélection de peintures naïves, d'images populaires (profanes et religieuses) et d'objets de piété domestique.

L'art populaire, généralement écarté des canons classiques que l'on associe traditionnellement aux « beaux-arts », se définit avant tout par ses usages qui rentrent dans le cadre de pratiques domestiques ou de croyances populaires plutôt que par une ambition purement décorative ou ornementale. Pour autant, comme le révèle la diversité des œuvres exposées au cinquième étage du musée, l'art populaire ne sacrifie en rien sa dimension créative ou visuelle. Les objets qui en relèvent sont souvent porteurs d'une charge symbolique qui transcende leur simple utilité et qui illustre une créativité populaire et des savoir-faire traditionnels.

La collection de cadres-reliquaires à pape-rolle illustre parfaitement cette dualité entre une utilité pratique et la recherche d'une dimension esthétique. Réalisés le plus souvent à partir de matériaux modestes (bois, papier, textile), ces objets étaient conçus pour abriter des prières, des reliques ou des images pieuses au sein du foyer, répondant à un besoin de dévotion domestique. À partir du 16^e siècle et de la Contre-Réforme, ces reliquaires



Musée L, collection d'ex-voto,
© Yvan Svantner

domestiques abritant des images de saints ou de bienheureux, pouvaient être perçus comme des modèles de vertu dans la vie quotidienne des fidèles. Généralement conservés dans les endroits les plus intimes du foyer, les cadres reliquaires à pape-rolle étaient considérés à la fois comme des objets de dévotion et de protection, mais également comme des oratoires privés. Destinés à un usage domestique, ces reliquaires étaient confectionnés pour des donateurs, des parents de religieuses ou des dignitaires ecclésiastiques.

Les cadres à paperolle s'illustrent pourtant à travers leur richesse et la virtuosité technique avec laquelle ils ont été réalisés. Ce type de cadre reliquaire était le domaine réservé de certains ordres féminins contemplatifs comme les sœurs carmélites. Bien que l'apparence de ces cadres évoque la richesse des filigranes d'or ou d'argent, la création des paperolles repose sur l'assemblage et la mise en forme de petites bandelettes de papier doré, formant un ensemble de motifs d'une richesse et d'une complexité remarquables.

Ces véritables orfèvreries de papier, qui constituent les pièces maîtresses de la collection d'art populaire du Musée L, nous invitent également à réfléchir à la pertinence, voire aux limites, de cette notion « d'art populaire » souvent trop catégorique pour exprimer la richesse et la complexité de ces créations. *Ex-voto*, images pieuses, peintures naïves... C'est en effet la diversité saisissante de ces créations qui capte immédiatement notre regard lorsque nous pénétrons dans le cinquième étage du Musée L. Pour autant, réduire ces œuvres à leur seule dimension populaire serait en occulter la profondeur symbolique, spirituelle et créative. Cette distinction entre beaux-arts et arts populaires, déjà bien établie au 19^e siècle, trouve un écho particulier dans la réflexion de l'écrivain russe Léon Tolstoï.

Dans *Qu'est-ce que l'art?*, il affirme que « *la sincérité est la condition essentielle de l'art* », présente dans l'art du peuple mais presque absente chez les artistes des classes supérieures, trop souvent guidés par les convenances ou le profit personnel.

Pour le critique d'art Maurizio Cecchetti, les séparations entre un art savant et un art populaire relèvent avant tout d'une séparation sociale qui n'a pas de sens du point de vue artistique. Cecchetti rappelle que l'art, qu'il émane de milieux modestes ou s'inscrive à contre-courant des conventions, repose toujours sur une même impulsion créatrice universelle, résidant à la fois dans l'intuition, le savoir-faire et la vision.

Si l'art populaire questionne, c'est qu'il montre également que la créativité et la beauté peuvent dépasser les catégories traditionnelles. Exposé dans les musées, il invite à repenser notre rapport à l'art et à la création, soulignant la dimension universelle et accessible de l'art.

La collection de cadres-reliquaires à paperolle illustre parfaitement cette dualité entre une utilité pratique et la recherche d'une dimension esthétique. Réalisés le plus souvent à partir de matériaux modestes (bois, papier, textile), ces objets étaient conçus pour abriter des prières, des reliques ou des images pieuses au sein du foyer, répondant à un besoin de dévotion domestique.



Musée L, Cadre reliquaire avec paperolle et image pieuse, 1745-1765, © Musée L

Sources:

- Cecchetti, M., *Ma può davvero esistere un'arte "popolare"?* dans *Finestre sull'Arte*, 11 octobre 2025, <https://www.finestresullarte.info/opinioni/ma-puo-davvero-esistere-un-arte-popolare>. (consulté le 20 octobre 2025)
- Musée L, *Collection Art Populaire*, <https://museel.be/fr/collection/art-populaire>. (consulté le 20 octobre 2025)



éd. Points, 2024

Le pansement Schubert, Claire Oppert

Le récit commence avec un arbre.

« Avril 2012. Paris, Korian Jardins d'Alésia. Les feuilles du grand chêne devant les fenêtres de l'EHPAD, l'établissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes, tremblent de lumière, dans la clarté du printemps. »

Il se poursuit avec la musique.

« Je m'assieds et lui joue au violoncelle le thème de l'andante du Trio op.100 de Schubert. »

Claire Oppert, musicienne, violoncelliste professionnelle, s'est formée en art-thérapie et promène son instrument au gré des besoins des malades en détresse : en maison de repos, dans une unité de soins palliatifs, dans un centre pour jeunes autistes.

Sa musique soulage, apaise les tourments des personnes en fin de vie ou gravement malades.

Avec beaucoup de délicatesse, son écriture poétique nous emmène dans les couloirs des hôpitaux, et nous la suivons au gré des *Ave Maria* de Gounod, des *Saisons* de Vivaldi, en compagnie de Léo Ferré, Rachmaninov, Haendel, Bach, Schubert et bien d'autres.

Son récit ne veut rien démontrer, mais à la lecture de ce livre, nous comprenons à quel point l'art peut reconforter, rendre la vie



éd. Le Livre de poche, 2023

Lorsque le dernier arbre, Michael Christie

2038 : les arbres du monde entier, ravagés par la maladie, sont en train de mourir à grande échelle. Un désert de poussière a tout envahi et l'avenir des humains semble bien sombre.

Jacinta a trouvé un emploi en tant que guide touristique au sein d'une des dernières forêts primaires, située sur une petite île au large de Vancouver. Mais même cet univers sauvegardé semble menacé.

Nous remontons en arrière : 2008, 1974, 1930, 1908. Et nous suivons les traces des ancêtres présumés de Jacinta. Une saga qui nous entraîne à la suite d'hommes des bois, bûcherons devenus riches, hommes d'affaires ou simples d'esprit condamnés à vivre de l'extraction artisanale de sirop d'érable, menuisiers ingénieux ou sauvages combattant pour la sauvegarde des forêts.

On repart ensuite en avant, telle une ligne droite qui remonte de l'écorce de l'arbre jusqu'en son cœur, pour retourner vers l'écorce. Les lignes du bois sont celles de grandes dépressions : kmrachs boursiers, crise pétrolière, arrivée d'une guerre mondiale...

Les personnages nous touchent : des gens simples, sauvages, condamnés à devoir se battre pour trouver leur place dans un monde qui ne veut pas d'eux. Le monde des bois est rude, mais celui de la « civilisation » l'est tout autant, si pas encore plus.

Laissez-vous emporter par ce roman que vous serez tristes d'avoir terminé !

Marie-Pierre Jadin, pour la librairie Claudine
info@librairieclaudine.be

Mardi 16 décembre 2025 à 19h30

Conférence **Olivier Duquenne** L'art, un facteur d'équilibre

RETROUVEZ TOUTES LES INFORMATIONS À PROPOS DE CETTE MANIFESTATION
DANS L. Correspondances 15 ET SUR LE SITE www.amisdumuseel.be

RAPPEL

Jeudi 15 janvier 2026 à 19h30

Soirée de Nouvel An des Amis du Musée L



Juliette Gauthier,

lauréate du 42e Prix Jeune Soliste des Médias Francophones Publics.

Le récital sera suivi du verre de l'amitié.

Elle a été invitée à jouer en soliste avec les Young Belgian Strings, l'Orchestre Philharmonique Royal de Liège, l'Orchestre Royal de chambre de Wallonie, l'Orchestre Symphonique de Nörrköping (Suède)...

Attirée par la musique de chambre, Juliette est membre du Trio Lacroche (avec le flûtiste Federico Altare et l'altiste Alice Sinacori), et aime réaliser ses propres arrangements d'œuvres écrites pour piano.

RENDEZ-VOUS: **Musée L, place des Sciences, Louvain-la-Neuve**

PRIX : **25 € / Amis du musée L : 20 €**

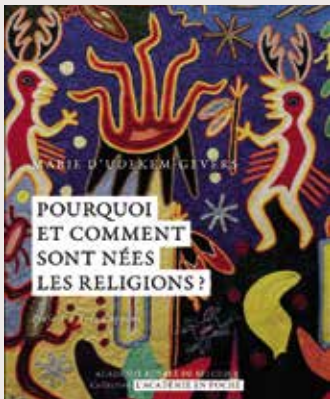
RÉSERVATION OBLIGATOIRE : amis.museel@gmail.com

PAIEMENT: Virement sur le compte **BE43 3100 6641 7101** des Amis du Musée L avec la mention **Nouvel An**

Jeudi 19 mars 2026 à 19h30

Conférence **Marie d'Udekem-Gevers**

Pourquoi et comment sont nées la morale et les religions ?



Anthropologue, zoologiste et aussi informaticienne, Marie d'Udekem-Gevers a enseigné l'anthropologie des religions ainsi que celle de l'informatique, à l'Université de Namur. Elle est vice-présidente de l'ASBL NAM-IP (*Numerical Artefacts Museum* - Informatique Pionnière). Passionnée d'*histoire longue*, elle poursuit des recherches tant en informatique qu'en anthropologie.

L'exposé tente d'apporter un regard objectif et de proposer une synthèse cohérente, se focalisant sur l'émergence d'une part, de la morale et, d'autre part, de la religion. Il se base sur des études scientifiques récentes, réalisées dans des disciplines variées, tout en rappelant certaines affirmations déjà formulées par Darwin. À la double question du *pourquoi* et du *comment*, il apporte des éléments de réponse qui se révèlent étonnamment complémentaires.

RENDEZ-VOUS: **Auditorium du Monceau du Musée L, place des Sciences, Louvain-la-Neuve**

PRIX : **10 € / Amis du Musée L : 8 € / Étudiant.es de moins de 26 ans : gratuit**

RÉSERVATION CONSEILLÉE: amis.museel@gmail.com

PAIEMENT: Virement sur le compte **BE43 3100 6641 7101** des Amis du Musée L avec la mention **GEVERS**

Dominique De Backer et Françoise Duperroy

Samedi 13 décembre 2025

Manufacture Bernard Depoorter à Wavre



Découvrez l'atelier de Bernard Depoorter, un monde de raffinement et de beauté. Après une vie consacrée à la haute couture et suite à la découverte d'un ensemble de matériel artisanal, il s'enthousiasme pour la fabrication de fleurs en tissu et crée la première manufacture belge de ce type. Passionné par ces créations du 18^e siècle, il se tourne vers la création de fleurs « technologiques ». Nous écouterons l'histoire d'un patrimoine à préserver et apprendrons comment naissent ces fleurs qui franchiront l'épreuve du temps. (Visite de 2 heures suivie de la découverte de la boutique).

RENDEZ-VOUS: 14 h à la **Manufacture, rue du Béguinage, 39 à 1300 Wavre.**

PRIX: **36 € / non-membre : 39 €** Ce prix comprend la visite guidée (2 heures) suivie d'un drink

INSCRIPTION: Par mail à escapades.inscriptions@gmail.com avec la mention: **FLEURS** + votre numéro de GSM

PAIEMENT: Virement sur le compte **BE58 3401 8244 1779** des Amis du Musée L / Escapades avec la mention **FLEURS**

EN CAS D'IMPRÉVU, le jour de l'activité: **0495 35 03 94** ou **0476 47 02 41**

Samedi 21 février 2026 (de 10h30 à 16h, repas compris)

Atelier calligraphie : initiation à la calligraphie latine



Pour la première fois, nous vous proposons de participer à un atelier de calligraphie latine au sein du Musée L. (10h30-12h30 et 14h-16h /Un repas léger sera servi au Coin L). Aucun prérequis n'est nécessaire et tout le matériel est mis à disposition. Après une présentation des caractéristiques de l'onziale (alphabet utilisé du 4^e au 12^e siècle), vous vous familiariserez avec les traits préparatoires du tracé des lettres avant de les calligraphier. Ensuite, vous pourrez vous lancer dans un processus créatif autour de cet alphabet.

La calligraphe Bernie Coti vous guidera dans votre démarche. Venez passer une journée dédiée à la création au sein du Musée L.

RENDEZ-VOUS: 11h dans le hall du Musée L

PRIX: **65 € / non-membre : 68 €**. Ce prix comprend le cours de 4 heures et une collation à midi

INSCRIPTION: Par mail à escapades.inscriptions@gmail.com avec la mention: **Calligraphie** + votre numéro de GSM

PAIEMENT: Virement sur le compte **BE58 3401 8244 1779** des Amis du Musée L / Escapades avec la mention **Calligraphie**

EN CAS D'IMPRÉVU, le jour de l'activité: **0495 35 03 94** ou **0476 47 02 41**

NOMBRE DE PLACES LIMITÉ: **Maximum 12 participants**

Samedi 20 septembre 2025

Mons : un regard différent



© Photo Corentin Hequet

La matinée commencera par un coup d'œil sur la gare, œuvre de l'architecte Santiago Calatrava Valls et ensuite, nous visiterons le beffroi, de style baroque, repris dans la liste du Patrimoine de l'humanité (UNESCO). Mesurant 87 mètres de haut, il est le point culminant de la ville et abrite un carillon de 49 cloches.

Nous déjeunerons dans un restaurant situé dans une des petites rues menant à la Grand-Place.

L'après-midi, nous continuerons notre découverte par l'ancien monastère de la Visitation, bâtiment remarquable (1650) classé au patrimoine wallon et qui a connu de multiples affectations. D'abord couvent jusqu'en 1796, il a servi de prison pendant plus de 70 ans. Il a ensuite abrité les archives de l'État jusqu'en 2006. Aujourd'hui, après un très gros chantier de réhabilitation, il accueille le musée, la bibliothèque et le rectorat de l'Université de Mons. C'est cette histoire fascinante qui vous sera racontée. De l'enfermement à l'ouverture au monde !

L'équipe du MUMONS nous accueillera ensuite à la collégiale Sainte-Waudru, l'un des édifices majeurs de la cité, voulu par 30 femmes, les Chanoinesses de Mons, au 15^e siècle. Vous serez invités à venir voir tourner la Terre, grâce au spectaculaire pendule de Foucault, long de 25 m. L'animateur fera revivre, expériences à l'appui, un questionnement passionnant qui nous conduira aux confins de l'univers.

Une journée pour découvrir de nouvelles facettes de la cité du Doudou !

RENDEZ-VOUS : 7h30 à la passerelle du lac, 7h40 à l'arrêt météo (aubette) du TEC à 50 m du parking malin (gratuit), bd Baudouin 1er à Louvain-la-Neuve.

PRIX : 102 € / non-membre : 112 €

Ce prix comprend le voyage en car, les entrées et visites guidées, le repas de midi

INSCRIPTION :

Par mail à escapades.inscriptions@gmail.com avec la mention **MONS + votre numéro de GSM**

PAIEMENT : Virement sur le compte **BE58 3401 8244 1779** des Amis du Musée L / Escapades avec la mention **MONS**

EN CAS D'IMPRÉVU, le jour de l'activité : **0495 35 03 94** ou **0476 47 02 41**

2026

Voici les thèmes des nouvelles escapades ! Nous espérons qu'elles répondront à vos attentes. Les conditions ainsi que les détails seront précisés dans les prochains L. Correspondances.

21 février

Atelier de calligraphie



12 mars

Mons, un regard différent.



16 avril

Lille. Réouverture du LaM, exposition **Kandinsky**



30 mai

Courtrai, Musée du lin.



18 juin

Anvers (programme à définir)



Fin septembre, début octobre

Turin, un voyage de 5 jours dans l'ancienne capitale des États de Savoie, aujourd'hui chef-lieu de la région du Piémont, mais aussi lieu connu de l'industrie automobile pour la marque FIAT.



Novembre

Visite d'atelier



Décembre

Expo à Bozar (Bruxelles)



VISITES ET ESCAPADES, comment réussir vos inscriptions?

Vous trouverez tous les renseignements utiles sur le site des Amis du Musée L www.amisdumuseel.be

Contacts pour les escapades

☛ Dominique De Backer: 0495 35 03 94 | Françoise Duperroy: 0476 47 02 41

Adresse Mail

escapades.inscriptions@gmail.com

Merci d'envoyer **vos meilleures photos d'escapades** à G. De Wandeleer (guy.dewandeleer@gmail.com)

LE MUSÉE L J'ADORE, LES AMIS J'ADHÈRE

LES AMIS DU MUSÉE L

Objectifs

Soutenir l'action du musée en faisant connaître ses collections et ses nombreuses activités temporaires. Faire participer ses membres à des manifestations de qualité proposées par le musée. Contribuer au développement des collections, soit par l'achat d'œuvres d'art, soit en suscitant des libéralités, dons ou legs.

Cotisation

La cotisation annuelle (année civile) donne droit à une information régulière concernant toutes les activités du musée, à la participation aux activités organisées pour les amis de notre musée, à un abonnement gratuit au *L. Correspondances*, à l'accès gratuit au musée et aux expositions.

Membre individuel : 35 €

Couple : 45 €

à verser au compte des Amis du Musée L

IBAN **BE43 3100 6641 7101**

(code BIC: BBRUBEBB)

Une visite guidée gratuite
du Musée L sera offerte
aux nouveaux adhérents !


Assurances

L'ASBL Les Amis du Musée L est couverte par une assurance de responsabilité civile souscrite dans le cadre des activités organisées. Cette assurance couvre la responsabilité civile des organisateurs et des bénévoles. Les participants aux activités restent responsables de leurs fautes personnelles à faire assurer au travers d'un contrat RC familiale et veilleront à leur propre sécurité.

 www.amisdumuseel.be

 amis.museel@gmail.com

 jeunesamismuseel@gmail.com

 Amis du Musée L /
jeunes amis du musée L

 @jeunesamis_museel

Newsletter mensuelle

Vous souhaitez soutenir le Musée L ?

Versez vos dons sur le compte de la Fondation Louvain – UCL à la BNP Paribas Fortis :
BE29 2710 3664 0164 (IBAN)/GEBABEBB (BIC) avec la mention « **Don Musée L** ».
Une attestation fiscale est émise pour tout don à partir de 40 €.

agenda

Samedi 13.12.2026

Manufacture Bernard Depoorter

P. 22

Jeudi 15.01.2026

Soirée de Nouvel An

P. 21

Samedi 21.02.2026

Atelier calligraphie

P. 22

Jeudi 12.03.2026

Mons, un regard différent

P. 23

Jeudi 19.03.2026

Conférence : Marie d'Udequem-Gevers

P. 21

Samedi 30.05.26

Courtrai, Musée du lin

AU MUSÉE L

AU COIN L

Programme complet et réservation sur :
www.museel.be